

## La vie de l'esprit dans l'organisme social – I

André Bleicher

Je voudrais exposer, d'une manière constitutive dans ma contribution, ce qu'est la libre vie de l'esprit dans son essence même et comment elle se trouve dans l'organisme social – qu'est-ce qui la rend donc si singulière ? Comme premier point, je voudrais explorer la possibilité et la réalité de la liberté et en dégager, à l'appui du concept de libre vie de l'esprit, le caractère double de la liberté. L'ordre connu existe en effet, grâce à Steiner : liberté pour la vie de l'esprit, égalité dans la vie juridique, fraternité dans l'économie. Il est décliné de manière multiple et au travers des « *Points essentiels de la question sociale* ». Mais il existe néanmoins un ordonnancement antérieur, où Steiner évoque l'égalité dans l'esprit, la liberté pour l'âme et la fraternité dans le corps.

### De la possibilité à la réalité de la liberté

Quand on exige la liberté pour la vie de l'esprit, comme Thomas Brunner l'a fait très nettement ce matin, on a naturellement aussi en tête un acte de libération, car la libre vie de l'esprit ne peut pas avoir lieu, si elle est mise en tutelle de manière permanente. S'il n'y a pas du tout de droits de liberté, dans le sens des libertés d'enseigner, d'apprendre, de fondation, d'association, de voyager, de la presse, de consommation et ainsi de suite – donc une liberté vis-à-vis de la tutelle de l'état, alors la possibilité de la liberté dans cette société-ci n'est déjà pas du tout existante. Car la première caractéristique de toute forme de totalitarisme c'est l'absence de liberté réelle. En tournant à présent notre regard et en examinant la réalité de la liberté, se rajoute un aspect : nous devons emprunter un chemin qui part de ce qui s'exprime comme un désir de mise hors de tutelle – pour lequel nous devons revendiquer les états de fait de libération, sinon nous ne pourrions pas exercer cette hors-tutelle – et aller jusqu'à la réalité de l'émancipation. Les droits de liberté nous donnent l'espace de jeu nécessaire, afin que la réalité de la liberté puisse être mise en place – éventuellement délimitée par des droits de protection, lorsque la liberté d'un acteur intervient dans la mienne et que l'une ne peut plus se mouvoir parce que l'autre s'y meut tout le temps. Ceci serait alors à tarer soigneusement.

La réalité de la liberté veut dire l'aspect essentiel de la libre vie de l'esprit. En quoi consiste-t-elle ? Comment nous arrangeons-nous dans la libre vie de l'esprit ? Pourquoi est-ce aujourd'hui de temps à autre si difficile ? Comment nous mettons-nous d'accord sur les concepts que nous tentons de former ensemble. En agissant sur la base d'un fondement spirituel commun, pouvons-nous tout d'abord nous mouvoir les uns vers les autres ? Je voudrais dire : une réalité de la liberté, c'est un agir à partir d'un concept appréhendé intuitivement.

### Intuition morale et *Dreigliederung*

Venons-en à mon deuxième point. Lorsque j'étais étudiant je me demandais comment allaient de pair principalement les deux œuvres *La philosophie de la liberté* et *Les points essentiels de la question sociale* que j'avais toutes deux étudiées à fond :

*Les « points essentiels » ont-ils été pensés pour les êtres humains qui ne sont pas encore libres, alors que ceux réellement libres commencent tout à partir d'eux-mêmes ?*

Je n'en trouvais pas le lien à l'époque. Mais quelques-uns d'entre nous discutaient abondamment au sujet de comment l'intuition morale, qui est orientée sur l'action, s'accorde avec la *Dreigliederung* dans le social.

### Corporation en tant que récipient d'une libre vie de l'esprit

Avant d'entrer plus en détail sur le deuxième point, je voudrais examiner brièvement les structures des vies économique, juridique et spirituelle .

- Dans la vie économique il y a une structure, que Steiner appelle *association*.
- Dans la vie juridique, il y a la structure *réductionnelle* [et contractuelle, *ndt*] de *qualité démocratique*.
- Steiner a caractérisé la structure de la vie de l'esprit comme une *organisation corporative*.

Qu'est-ce que veut dire « corporation » dans ce contexte ? Il veut dire la réunion d'acteurs qui ont des *intérêts de même orientation*. Pour cela, un exemple : je me relie à des acteurs dans une corporation, qui veulent faire vivre une université, une école, un théâtre ou un institut de recherche scientifique. Par contre, dans une association c'est la réunion d'*intérêts opposés* comme ceux de la consommation et de la production et ainsi de suite.

Une corporation, au sens le plus vrai du terme, est un cadre dans lequel s'incarne quelque chose. Avec cela nous en sommes arrivés, à mon avis, au point essentiel de la libre vie de l'esprit : il s'agit d'une idée, qui « se

domicile », trouve un foyer et peut entrer en apparition. Dans cette mesure, la vie de l'esprit est le point où une idée peut se matérialiser. Elle réunit les acteurs qui se mettent au service de cette idée.

### **Arrière plan ésotérique de l'organisation d'une libre vie de l'esprit**

Comme troisième point, je voudrais me préoccuper de l'organisation ésotérique de l'ensemble. J'affirme qu'avec la réalisation de libre vie de l'esprit, nous avons à faire au franchissement d'un seuil, avec la réalisation de quelque chose qui veut venir de l'autre côté du seuil dans ce côté-ci. Le processus qui a lieu à cette occasion, je tenterai de l'éclairer de manière toute rudimentaire dans ce qui suit. En entrant dans les dangers et chances qui sont reliées à ce processus.

Lors d'un congrès voici un an, j'exposai, en considération de la société dans son ensemble, que l'articulation du capital et de la nature à partir de la forme de marchandise représente un franchissement de seuil. Je m'autorise à présent à m'y relier et à poser au commencement l'image du roi composite du conte de Goethe, qu'avait apportée alors Udo Hermannstorfer.

*Qu'est-ce qui se passe, lorsque dans la vie spirituelle, nous avons devant nous le roi composite ?*

Les composants du mélange sont chez nous tous constatables : d'un côté, ce que nous produisons comme désirs et convoitises – pour saisir cela de manière freudienne, ce qui est lié à notre peur et qui vient de notre sur-Je, ce qui a à faire avec des normes, auxquelles nous ne correspondons pas, c'est pourquoi nous nous sentons non satisfaisants. De l'autre côté, nous avons à faire avec notre Je et aussi cependant avec notre réalité.

### **Du mélange à l'articulation [Gliederung]**

Il est caractéristique d'un franchissement de seuil que quelque chose d'un mélange est transféré dans une articulation. C'est pourquoi il y a, dans la vie de l'esprit, le principe-conférence classique, qui tente d'amener ce développement. Celui qui a réalisé une évolution d'organisation, a souvent fait usage de cela peut-être, sans y réfléchir particulièrement, sur le pourquoi. Dans des processus de développement heureux, se réussit très bien ce que je vais tenter d'exposer. Et c'est seulement, si l'on sait exactement ce qu'on veut, qu'on tente de pénétrer ce processus d'articulation.

#### **1. Catharsis – imagination**

La première phase est désignée par les représentants néerlandais de la *NPI phase* des faits ou phase de formation, dans laquelle la réalité, le donné, est considéré précisément. Le concept de phase de formation est bien choisi, parce qu'il s'agit un processus imaginatif. Il est important d'y laisser en dehors de nous nos propres souhaits, motifs, buts et craintes, bref, de les désarticuler. On pourrait appeler cette progression « catharsis » au sens d'un passage de seuil.

#### **2. Phase de formation de la coupe – inspiration**

Le second pas s'appelle dans l'articulation du dialogue, phase d'interaction – ici il y a diverses typologies. Que s'y passe-t-il ? Chacun des partenaires s'efforce de s'éveiller au motif, à la confusion d'autrui et s'efforce alors d'appréhender la direction future de l'impulsion. C'est au fond la phase *Perceval* : on devient conscient d'autrui et on l'interroge ce qu'il y a avec lui : pourquoi souffres-tu ? Et l'on est pareillement éveillé pour ce que l'on ressent soi-même alors. Dans cet esprit, c'est une phase de formation de la coupe : un calice se forme dans lequel quelque chose peut entrer de ce qui existe dans le social et qu'on prend au sérieux et qu'on appréhende comme une inspiration des deux côtés, en motifs, idées, désirs, intentions.

#### **3. Méthode critique (se mettre à la place de l'autre) – intuition**

S'ouvre ici la phase conclusive : qu'y arrive-t-il ? Au fond à partir de l'apprentissage cognitif théorique, ce que nous connaissons comme une méthode : il s'agit accueillir le concept d'autrui comme si c'était le sien.

Pour cela un exemple : j'avais à discuter un jour avec une université de Moscou au sujet d'un master. Je m'y rendis en voiture, je m'étais bien préparé et je pensais que je devais d'une manière ou d'une autre sortir de ma réserve. Je commençai tout d'abord par louer l'université sur place et je dis que j'étais fier, en tant que représentant de mon université de pouvoir discuter avec eux, en tant que jeune professeur, cette fois-là, en effet, avec Valentin Falin qui alors avait 80 ans et qui y avait fait ses études. De l'autre côté, tout était « bloqué par les glaces » parce qu'ils pensaient que je les visse comme des cryptocommunistes. Ils me dirent que Falin venait toujours mercredi et, en raison de son âge, ne donnait plus que quelques organisations de cours...

Cela me conduisit à pouvoir rencontrer personnellement Valentin Falin, qui parlait très bien l'allemand. J'avais découvert quelque chose dans sa biographie au sujet de quoi je voulais lui poser des questions. Dans ses descriptions de l'époque lors de la négociation des traités de l'Est, on en arriva à un tournant, qui reflétait cette méthode critique bien loin. J'imputai alors que si les négociations avaient été couronnées de succès, cela reposait dans le fait que cette méthode, quoique inconsciemment et sans y prendre garde, avait été appliquée à un moment réussi. Falin me rapporta cela de la manière suivante. Egon Bahr et lui étaient assis l'un en face de l'autre, au fond tout avait été dit, puisque les deux parties avaient proposé un projet de traité. Il s'étaient tous deux approchés de la zone sensible et aucun d'eux ne pouvait faire plus. Il se turent une demi-heure durant, jusqu'à ce que l'atmosphère devint si pesante, que Falin — ne sachant pas, après coup, où il était allé chercher cela — disse : « Monsieur Bahr, faisons-donc ainsi : retracez une fois encore la raison pour laquelle la partie russe ne peut pas donner son consentement et moi je retrace pourquoi la partie allemande ne peut pas donner son consentement ». C'est le principe d'*entrer-dans-les-chaussures-de-l'autre* [à savoir de se mettre mutuellement à la place de l'autre, *ndt*]. On se transpose dans la situation de l'autre et on la fait sienne. Ce résultat fut un moment d'intuition morale-sociale heureux qui devait mener le monde plus loin

C'étaient donc trois phases dans lesquelles une libre vie de l'esprit peut avoir lieu par essence. Encore deux autres idées pour ce bloc.

### **Danger de la régression**

Si l'impulsion de l'au-delà du seuil ne peut pas faire son entrée, on en vient à un échange de convention, routine et par nature verbeux : la chute dans des mécanismes qui se sont établis en-deçà du seuil et qui au fond ne peuvent pas sortir d'une conscience bourgeoise classique. Cela mène à la mécanisation de l'esprit dans l'esprit de sa mise en équation [principalement typique dans la mise en œuvre d'utilité des crédits bancaires, par exemple, *ndt*], à faire végétailler [au sens de vivre dans l'inaction, dans l'obscurité, *ndt*] l'âme et à l'animalisation du corps. Ce sont là des processus régressifs.

### **Danger de la présentation unilatérale**

Je voudrais encore exprimer une idée, que je dois à Wilfried Jaensch, dont il m'a fait oralement part, il est vrai. Mais je la trouve si grandiose que je voudrais la classer dans ce contexte. Il attire l'attention sur le fait que dans le moment où une telle impulsion veut s'incarner, le danger existe que cela ne réussisse pas. Cela se passe relativement souvent, parce que nous ne sommes pas assez éveillés pour cela. Il exposa cela dans le contexte de l'impulsion du mouvement de la jeunesse et de celle de 68.

La rencontre du Haut-Meissen du mouvement de la jeunesse, en 1913, avec la proclamation de vouloir mener une vie en responsabilité personnelle, fut une grande impulsion d'émancipation qui ne put se maintenir parce qu'elle ne rencontra aucune enveloppe réceptive. Ce qui arriva ensuite c'est que de telles impulsions s'unilatéralisèrent dans le mouvement de jeunesse les uns devinrent les *Wandervögel*, qui sur-accentuèrent la vie de l'âme, d'autres sur-accentuèrent le penser et devinrent marxistes, d'autres enfin la volonté et atterrirent dans le fascisme.

Si l'on pouvait retrouver cet essai — cela vaudrait la peine de le publier. Je crois que Jaensch a réussi là un grand coup [spécialement si l'on veut vraiment clarifier l'origine et la cause du rassemblement de ces âmes vraiment ténébreuses qui constituèrent les légions nazies et qui laissent suspecter l'existence d'un véritable « trou noir » à un certain moment 1900 -1920 dans le système éducatif de l'empire allemand, au moment même où Steiner, sur la base de la *Philosophie de la liberté*, développait l'anthroposophie. *ndt*]

Avec cela nous aurions au moins tracé l'aspect de la réalisation d'une libre vie de l'esprit avec ses dangers. Entrons dans la discussion pour ce qui reste autrement.

**Sozialimpulse 1/2016.**

(Traduction Daniel Kmiecik)

## La vie de l'esprit dans l'organisme social – II

*Eckhard Behrens*

Je vois ma tâche dans le fait de jeter un regard sur la totalité de l'organisme social – à partir de la perspective de la vie de l'esprit. Tout d'abord, une remarque au sujet du concept d'organisme : à un organisme appartiennent des organes divers délimités, en eux-mêmes relativement clos. Mais ils agissent ensemble et garantissent ainsi la capacité des performances de la totalité de l'organisme. Cela d'abord constitue l'organisme et repose à la base de sa véritable force.

Il ressort des contributions aujourd'hui que la vie spirituelle dans notre société n'est pas si puissamment agissante que nous le souhaiterions ; que l'état et l'économie ne sont pas renvoyés par la vie de l'esprit à leurs frontières, de sorte qu'ils empiètent sur la totalité de l'organisme social beaucoup plus de manière multiple en tant que système d'organe, qui devraient réprimer leurs propres frontières. La vie de l'esprit dans son ensemble est trop débile pour contribuer à l'organisation des deux autres domaines de l'organisme social, de sorte que ces empiètements cessent. La richesse culturelle, qu'il y eût à attendre lors d'un bon développement de l'état et de l'économie, n'a pas pu prendre naissance pour cette raison.

En outre, je remarque que nous pouvons jeter un coup d'œil en arrière sur 2000 ans de science du droit et de l'état. Au cours du temps, nous avons fait de grands progrès en droit et nous disposons actuellement d'une Constitution d'état qui pourrait servir de base au bon développement ultérieur du droit. On compte sur le droit pour que notre constitution étatique, saillante en comparaison des siècles antérieurs, représente un instrument devenu sans cesse meilleur pour former un ordre juste aux cadres de notre économie et de la vie culturelle. Les vies économique et culturelle ne doivent cependant pas être dirigées par l'état, mais plutôt pouvoir se développer en fonction de leurs propres ensembles de lois.

Depuis plus de 200 ans, il existe une science sociale pour l'économie. Le bien-être, dont nous jouissons aujourd'hui, dépend de la compréhension des processus de division du travail, tels qu'ils ont été très bien décrits par Adam Smith pour la situation de son époque. Nous avons aussi parlé du fait que la division du travail a dépassé entre temps, depuis longtemps, le niveau régional et aussi celui national, en direction d'une globalisation et que cette division du travail crée le bien-être que nous avons aujourd'hui. Avec cela il y a cependant encore des problèmes massifs avec cette division du travail – tous ne participent pas encore de la même façon au bien-être et celui-ci reste un idéal. Cela indique que la science économique ne peut pas encore répondre à de nombreuses questions d'une manière souhaitable.

Pourquoi réussissons-nous une productivité économique relativement élevée alors que nous gaspillons de nombreuses ressources ? La productivité pourrait encore être essentiellement plus élevée qu'elle est aujourd'hui. Rudolf Steiner avait déjà parlé que le bien-être de l'époque était atteignable avec seulement un demi temps de travail, soit 4 heures de travail par jour, si tout avait été économiquement organisé correctement.

C'est ce que nous pourrions encore d'abord vraiment dire aujourd'hui en rapport à notre bien-être qui a tant augmenté dans la dernière décennie ! Nous avons atteint dans l'économie un énorme déchaînement de productivité, mais en considération d'autres objectifs économiques nous ne sommes pas arrivés ou nous le voudrions volontiers.

Nous devons considérer cela comme une faiblesse de la vie de l'esprit de ne pas répondre correctement et de manière convaincante aux questions qui animent les êtres humains et en conséquence, les instruments de l'état de droit démocratique ne peuvent pas être utilisés de sorte que l'ordre économique et les processus de répartition du travail se développent d'une manière correcte. Car cela relève en effet de la tâche de l'état de poser un cadre d'ordonnement afin qu'il ne soit pas seulement productif mais mène à de meilleurs résultats dans la répartition du travail.

### **Besoin de développement**

Ce serait à la science économique, à partir de la communauté juridique, de faire les propositions correspondantes de ce qui doit être réorganisé dans l'esprit d'une répartition correcte. La question de savoir ce

qui empêche la naissance d'un volume suffisant de dons libres, appartient aussi à cela. À titre de mots vedettes : les connaissances économiques autour de l'argent et du foncier sont encore sous-développées.

Comme déjà dit, nous sommes redevables au développement d'une science sociale déjà depuis des siècles d'avoir dans nos pays d'ici un état de droit démocratique acceptable en tant qu'état constitutionnel moderne. Néanmoins, nous pouvons aussi désigner quelques endroits sur lesquels nous aurions volontiers continué son développement :

- Il y a un besoin de développement en considération de l'instrument de la démocratie directe.
- Nous pouvons nous demander si la séparation des pouvoirs en législatif, exécutif et judiciaire est satisfaisante dans son organisation ou bien s'il y a encore des besoins sur ce plan.
- Pareillement au sujet de savoir si la liaison de la société et de l'état par l'élection personnelle est déjà optimale pour le domaine politique.

L'élection de candidats s'avère aujourd'hui le résultat, en effet, de partis politiques et donc d'organisations privées – cela étant, beaucoup de choses pourraient changer par rapport à jadis. Mais dans l'ensemble il s'agit nonobstant d'une évolution positive de l'état et de l'économie. Nous avons avant tout un déficit dans le domaine de la vie de l'esprit.

#### **Une science sociale pour la vie de l'esprit ?**

- Ma question c'est : *Est-ce que cela est cohérent d'avoir certes des sciences sociales, qui s'occupent aussi de la vie spirituelle, mais se mettent-elles en mouvement au niveau de la science économique et des sciences juridique ou politique ?*

Aujourd'hui, dans le domaine des sciences sociales, on n'éprouve pas du tout de déficit du fait qu'une sorte autonome de science sociale pour la vie de l'esprit n'est pas du tout développée. Pour ceci il devrait être requis que nous pratiquions aussi la division du travail dans la vie de l'esprit, mais nous ne voulons pas qu'elle soit organisée comme dans le domaine de l'économie où nous avons des entreprises autonomes et un système de prix dans lequel tout entreprise existe seulement aussi longtemps qu'elle est en situation de couvrir ses frais par les prix qui dépendent de la production. Nous ne voulons pas que l'entreprise économique soit subventionnée, mais nous attendons que l'autonomie et le succès de l'entreprise économique se reflètent dans ce que les consommateurs soient prêts à en payer le prix correspondant qui rendent possible la permanence existentielle de l'entreprise.

Une telle structure nous ne pouvons pas la vouloir pour le domaine culturel, ni pour l'art, ni pour les domaines de la science et de la religion – ni non plus dans le domaine de l'éducation-formation. Ici nous souhaitons quelque chose d'autre. La concurrence des prix n'est pas l'élément décisif ici, mais plutôt la concurrence des qualités. Ce qui tient à cœur de tous c'est l'effort de qualité accentué de tous les participants révélant l'aspect central de la qualité et de la multiplicité dans la libre vie de l'esprit.

La concurrence sur les coûts les plus bas est aussi appliquée. Pareillement la concurrence pour le revenu et la nécessité de budgets équilibrés des institutions culturelles qui veulent poursuivre leur travail. Mais les donneurs d'argent ne sont pas censés orienter la direction de la production culturelle d'une manière telle que la demande en économie dirige la production. L'évolution culturelle doit imprégner la demande économique et avec cela aussi orienter finalement aussi la production économique. La production culturelle ne doit pas être strictement dépendante de la demande, mais pouvoir déterminer elle-même son évolution et fournir des impulsions porteuses d'avenir pour l'évolution juridique et économique.

- *Donc : Comment ce coordonne la multiplicité de la division du travail dans la vie de l'esprit, s'il n'existe pas en même temps un système de prix que nous ne pouvons pas vouloir ?*

Cela me semble être une des questions centrales en considération du développement d'une science sociale du domaine culturel. L'effort de qualité, qui est au cœur de tout un chacun professionnellement engagé, enseignant,

éducateur, artiste et autre, est manifeste — pour tous, la qualité est une affaire intérieure — soulève la question de l'échelle :

- *Qui juge de ce qu'est une qualité selon quelles échelles ?*

Il était clair autrefois que l'Église décidait de la qualité. Ce rôle est aujourd'hui attendu et repris par l'état. Il pose les standards de qualité.

- *Avons-nous besoin principalement de standards comme des standards de formations ?*

Il y a en effet tous ces mots remarquables l'idée du comment pouvoir standardiser les êtres humains. Une grande unité consiste dans l'accroissement de la qualité dans les domaines concernés. Mais on en appelle toujours à l'état comme étant celui censé juger de cette qualité : qu'est-ce qui doit être possible et qu'est-ce qui ne le doit pas ?

La société reçoit ici des réponses satisfaisantes, qui seraient au moins aussi largement reconnues comme le sont celles des sciences sociales, sur lesquelles, malgré leur grand déficit, cela se laisse argumenter largement aux plans démocratique et politique. Une telle base de science sociale nous fait défaut pour le domaine de la vie spirituelle. Cela répond largement pour moi à la question du pourquoi la vie spirituelle est si faible [elle peut être forte cependant, sans être colportée par les journalistes ou les scientifiques assermentés sur la voie publique ! *ndt*].

Pour l'économie, Adam Smith a produit une considération fondamentale sur les causes originelles et l'origine de la richesse. Une œuvre tout aussi fondamentale sur les origines de la richesse culturelle, on la recherche en vain jusqu'à aujourd'hui [Il suffit pourtant de mettre en parallèle la méthode de la science spirituelle donnée par Rudolf Steiner avec le contenu des richesses culturelles des siècles, pour les ordonner quand même en un immense tableau culturel que seule cette œuvre nous permet de mettre en ordre, grâce à la clef spirituelle de compréhension que Steiner nous a fournie ! Un chercheur comme Markus Osterrieder a fait exactement cela pour la guerre 1914 dans son ouvrage *Monde en Révolution. ndt* ] Que des questions ici doivent résulter de la liberté elle-même, cela saute aux yeux des contemporains — sans liberté, cela ne va pas. Ils le veulent aussi dans une mesure discrétionnaire.

Ensuite on en arrive aux questions difficiles de qualités, au jugement desquelles l'état est toujours appelé — ce qui mène au diplôme d'état [Ici baccalauréat comme diplôme d'accès aux études supérieures en France, ce qui énerve plus d'un. *ndt*] et la bureaucratisation qui s'ensuit. Devant la résolution cependant, du choix de l'Université et autres lieux de formation supérieure [grandes écoles en France, *ndt*], nos contemporains reculent de frayeur. Les Universités elles-mêmes ne voient que souvent trop de travail leur revenir de droit — ici tout se resserre dans tous les coins et extrémités et cela entrave l'évolution ultérieure. Des explications de la part des sciences sociales, font ici défaut dans ces domaines selon moi, pour savoir pourquoi cela n'évolue pas mieux et comment améliorer cela. Nous avons besoin d'un dialogue sur les amorces qui correspondent à la conscience de nos contemporains. Pour configurer constamment l'ordre social, nous avons besoin de nos concitoyens, car l'inauguration proprement individuelle d'une amorce ne suffit pas.

**Sozialimpulse 1/2016.**

(Traduction Daniel Kmiecik)